

énormes fatigues. C'est juste, il y a longtemps que la chose était en pratique parmi les éleveurs de chevaux. Ces éleveurs savent bien que le cheval, quelles que soient la pureté et l'excellence de son origine, ne pourrait jamais à trois ou quatre ans courir sur un turf, un cavalier sur le dos, avec une rapidité vertigineuse, sans une préparation préalable. Ses jambes fléchiraient, ses tendons arracheraient la portion d'os à laquelle ils s'attachent, ou pour le moins, ils garderaient des déformations qui en feraient un animal taré à tout jamais. C'est peut-être ce qu'on veut faire avec la race humaine, et on a raison. Puisqu'on veut obtenir vite et beaucoup avec elle, il faut lui en donner les moyens.

Le moyen, est-ce la gymnastique ? Les médecins pensent qu'il vaudrait mieux laisser développer l'enfant, l'adolescent, sans soumettre son cerveau à toutes ces fatigues ; puis, quand il aurait pris un peu de force, qu'il aurait passé les heures difficiles de la croissance, alors seulement on pourrait lui imposer de longues études, et la gymnastique ; un bon régime aidant, il les supporterait plus facilement.

La plupart des systèmes pédagogiques modernes ne tiennent que peu de compte des conséquences funestes de l'excès de travail intellectuel, et la gymnastique est pour eux un réparateur quand même. Tel n'est pas notre avis. Nous pensons qu'avant de s'occuper de créer partout, dans tous les collèges, des gymnases, il faudrait commencer par réformer le système d'éducation. Et quel résultat merveilleux donnent donc ces enfants tenus en bas âge à l'étude, et que les punitions ou la férule menacent quand ils lèvent les yeux de dessus leur livre. Cette attention, cette contrainte, les fatiguent tout aussi bien que les travaux corporels, plus encore.

Singulière contradiction ! De toutes parts, les philanthropes, le gouvernement lui-même défendent le travail manuel dans la première enfance, et ils admettent le travail intellectuel. En France, la loi du 22 mars 1841 ; en Angleterre, un acte du Parlement du 10 août 1842, fixent à huit ans l'âge minimum auquel un enfant peut-être admis dans les ateliers, dans les usines ; mais aucune prescription, aucune loi ne défend l'entrée des écoles aux enfants de cinq, six, sept ans. Les législateurs ont sans doute pensé que les familles auraient assez de sollicitude pour ne pas imposer trop tôt à leurs enfants un travail intellectuel excessif. Aujourd'hui beaucoup trop de parents oublient qu'il vaudrait mieux, pour les enfants, travailler dans un atelier que dans une école, un collège.

Le travail musculaire, s'il use, excite au moins à la réparation et si l'alimentation est suffisante en quantité, et en qualité, l'équilibre est assuré ; quelquefois même le développement. les forces sont augmentées.

Le travail intellectuel use, lui, non-seulement par la dépense, mais en empêchant la réparation. La tête penchée sur son livre, les bras immobiles appliqués contre la poitrine, en repos dans un local dont la température est tiède, dont l'atmosphère est chargée de miasmes organiques, l'enfant respire très-mal ; les mouvements de nutrition et de dénutrition s'alanguissent, les muscles ne sont pas parcourus par un courant sanguin chargé d'oxygène et de principes réparateurs ; le cerveau est légèrement excité, ainsi que le cœur, qui bat plus vite. En somme, l'enfant est ainsi dans les meilleures conditions pour perdre, sans éprouver le besoin de la réparation. En outre, deux des organes qui sont le plus impressionnables, le cœur et le cerveau fonctionnent outre mesure. C'est une heureuse préparation aux affections de ces deux organes.

Et l'on croit, comme je le disais plus haut, que quelques exercices de trapèze, de barres parallèles, etc., suffiront à parer aux inconvénients que je viens de signaler ! Le bon sens et l'expérience sont d'accord pour affirmer le contraire. En résumé, nous reconnaissons volontiers que la gymnastique qu'on tend à introduire dans tous les collèges et les pensions donnera d'excellents résultats, mais à la condition expresse de diminuer beaucoup le travail intellectuel, jusqu'à ce que l'enfant ait acquis une certaine force. L'époque est variable suivant les enfants ; la perspicacité des parents, les conseils du médecin de la famille, permettront de déterminer ce mouvement, qu'on ne saurait préciser, à cause des nombreux éléments du problème.

Jusqu'à cette heure, l'imagination, la mémoire, le jugement seront exercés peu à peu sans efforts. Un cerveau ainsi préparé profitera bien mieux de la culture qu'il recevra plus tard que celui qu'on aura trop tôt excité au travail. Cette vérité me paraît assez banale pour ne pas citer à l'appui une foule d'exemple d'hommes célèbres qui n'ont reçu que fort tard les premiers rudiments des sciences ou des lettres qu'ils ont illustrées par leurs travaux.—*Journal d'Education de Bordeaux.*

Mal se chauffe qui tout se brûle.
Le feu est bon en tout temps.
Le feu est demi vie de l'homme.
Il n'a jamais bougé du coin de son feu.
Le feu est vierge.
Petite étincelle luit dans les ténèbres.
La flamme est l'âme du feu.
Le feu le plus couvert est le plus ardent.
De petite étincelle allume l'incendie.

CHEMIN DE LA FORTUNE.

PAR

HENRI CONSCIENCE.

VI

L'ELDORADO.

Enfin, il prit la marmite et voulut marcher directement vers le ruisseau mais il alla tout rêveur du côté de la cascade dont le bruit paraissait l'attirer. Il arriva ainsi à un endroit où la montagne s'avancait obliquement dans le lit de la rivière et le forçait de faire un détour. L'eau battait avec violence contre cet obstacle et le tournait avec la rapidité d'un éclair. A l'extrémité de ce roc obliquement incliné, le courant furieux avait creusé un gouffre.

C'est dans ce large trou que Donat voulut enfoncer sa marmite.... Mais tout à coup un cri perçant lui échappa et il se pencha audessus du trou, immobile et comme pétrifié, la marmite à la main. Il tremblait, il respirait péniblement, ses jambes vacillaient sous lui ; et cependant son visage, quoique très pâle, était illuminé d'un sourire aussi joyeux que s'il eût vu s'ouvrir le ciel devant ses yeux. Ses lèvres remuaient, mais aucun son ne sortait de sa bouche : l'émotion lui avait ôté le mouvement et la parole.

Enfin, ses nerfs se détendirent, il se laissa tomber par terre, leva les bras au ciel, se releva, fit des gambades et des culbutes, se roula par terre, dansa, rit, parla d'Anneken et se démena comme un malheureux frappé de folie complète.

Cependant, au bout de quelques minutes la conscience lui revint. Il se mit à crier et fit retentir la vallée des sons de sa voix, pendant qu'il courait comme une flèche vers la tente.

Avant qu'il y fût arrivé, ses amis, effrayés, s'étaient levés et se tenaient sur la défensive, le fusil en main, prêts à repousser l'attaque que les cris de Donat leur avaient fait craindre.

Qu'y-a-t-il ? Que vois-tu ? Où ?.. lui crièrent-ils.

Mais lui, sans répondre, sauta au cou de son ami Roozeman et bégaya des paroles confuses, tandis que des larmes tombaient de ses yeux ; il embrassa aussi Jean Creps, le Bruxellois et le baron, et allait même jeter les bras sur les épaules du matelot ; mais celui-ci, jurant qu'il était devenu fou, le secoua violemment pour lui faire dire ce que signifiaient ces ridicules extravagances.

—Venez, venez, murmura Donat d'une voix altérée par l'émotion, venez ! des châteaux, des trésors ! Anneken, Lucie, du bonheur, la victoire.. Ma tête est à l'envers, j'ai perdu l'esprit...Venez, venez !